

Des rites de passage perdus ou transformés ?

La naissance, la mort, la maladie, la sexualité des femmes, la grossesse et la ménopause, sont des événements laissés de manière quasi unilatérale aux soins de la médecine. Beaucoup d'individus se sentent dépossédés de ces moments-là, devenus l'affaire des médecins, lesquels imposent et décident, en laissant peu de place aux personnes concernées. Et avec cette dépossession, on observe une perte des rites qui entouraient ces événements et qui tissaient du lien et du soutien entre les différentes personnes. Comment donc aujourd'hui se réapproprier ces étapes capitales de la vie ? Comment retrouver, partager toute l'importance du « prendre soin de soi et de l'autre » ?

Pour clôturer le cycle « Se naître au monde² », nous avons invité Jean-Michel Longneaux³, le 27 janvier 2015, à nous partager ses grilles de lecture autour de ces questions-là.

La naissance et la mort sont deux expériences où notre volonté n'a pas lieu d'être, qui déconstruisent l'identité, qui mettent l'individu entre parenthèses. Vouloir lâcher prise, c'est encore une volonté, c'est encore une fois être dans le contrôle, la maîtrise, la décision. Dans nos vies, sommes-nous encore capables de vivre des expériences dont nous sommes complètement dépouillés ?

Quelle place pour les rites dans une culture de l'individualisme ?

L'évolution des mœurs a conduit aujourd'hui à une culture de l'épanouissement de soi. Que les êtres humains aient toujours voulu être heureux, c'est une évidence. On retrouve déjà cette notion de bonheur dans des textes anciens, mais la façon dont les individus vont concevoir le bonheur et tenter d'y parvenir est très différente selon les époques. Au début du XXe siècle, le discours dominant était de faire son devoir ! A l'aube du XXIe siècle, le devoir est une corvée et n'a rien d'épanouissant. Auparavant, le mariage était pour le meilleur et pour le pire, aujourd'hui, il est pour le meilleur et pour le meilleur ! Il n'y a plus à s'enfermer dans le devoir de rester dans une union qui ne convient plus. Il n'y a pas si longtemps, le divorce était une faillite par rapport au devoir. Et il importait plus que tout de faire ce que l'on avait à faire. A partir des années 70, l'idée du devoir est passée de mode et c'est l'idée de s'épanouir qui se développe. Chacun.e d'entre nous doit inventer le chemin pour trouver son bonheur. Et ce qui vaut pour l'un.e ne vaut pas pour l'autre. Il n'y a pas de droit d'interdire ou d'imposer, chacun.e ferait désormais comme il ou elle veut. Ce qui se traduit par un individualisme grandissant, chacun.e trouvant sa voie, les voies étant toutes différentes. On en arrive à une explosion des modèles de vie, des modèles de couples, des

¹ Chargée de projets au CEFA asbl

² Un projet autour de la naissance et de la mort de la Commission Education permanente du Centre culturel d'Ottignies-Louvain-la-Neuve, en partenariat avec le CEFA asbl et la Maison du Développement durable, et en collaboration avec une quinzaine d'associations, qui s'est déroulé entre novembre 2014 et mars 2015.

³ Docteur en philosophie à l'Université de Namur

modèles familiaux. Toutes les alternatives semblent possibles, même minoritaires ou marginales. Mais si chacun.e revendique le choix de vivre comme il ou elle l'entend, il y a forcément, comme le souligne Jean-Michel Longneaux, une incidence sur la naissance et sur la mort. C'est un lien de cause à effet. Comment se réapproprier la manière dont nous voulons naître et mourir dans une culture où l'on est tous et toutes convaincu.e.s du droit au choix ? Nous sabordons par là même la question des rites : en effet si chacun.e souhaite faire comme il ou elle l'entend, quelle place reste-t-il pour les rites ? Ou quelle conscience en avons-nous ? En effet, nous ne pouvons évacuer leur présence dans notre conscience qu'à partir du moment où nous vivons en société, une société qui s'organise malgré et à travers notre individualisme. Un choix individuel, vraiment ?

Rites « médicalisés »

Charles Lecoer⁴ donne une définition du rite comme un « ensemble de gestes qui sont considérés comme techniques et qui permettent de transformer un individu ». Du point de vue des Occidentaux, lorsque nous pensons aux rites, nous imaginons les rites des autres, à d'autres époques, dans d'autres cultures, rites qui nous étonnent, que nous prenons pour du folklore, et auxquels nous n'adhérons pas spécialement. Alors que pour les gens qui pratiquent ces rites, ce n'est absolument pas du folklore, ce sont des gestes efficaces, et si ceux-ci ne sont pas mis en œuvre, les individus se mettent éventuellement en danger, ce qui donne donc un sens aux rites.

Y a-t-il encore des gestes ritualisés aujourd'hui que nous considérons comme indispensables ? Les rites sont associés à une conception du monde, à des récits, à des mythes, et ceux-ci ne sont rien d'autre que la représentation du monde tenue pour vraie par une collectivité. Qui ne peut pas voir le monde autrement que comme elle le voit. Très loin du folklore du Père Noël ou des Gilles de Binche. Avons-nous encore des mythes que nous tenons pour vrai et que nous partageons ? De cette façon, nous pouvons relever quels rites nous pratiquons, les mythes étant toujours associés à des rites.

Jean-Michel Longneaux nous propose l'exemple d'un objet : des lunettes. Quel est le discours que nous partageons, la représentation du monde qui s'impose à tout le monde ? L'utilité de l'objet : les lunettes servent à mieux voir, selon la déformation de l'œil. La valeur marchande des lunettes : elles coûtent cher. Et la propriété individuelle : elles appartiennent à quelqu'un, c'est une vérité incontournable. Les discours construits sont : scientifique, économique, juridique. Tout se ramène à ces trois discours-là dans notre culture !

Quid des rites alors ? Ceux que nous vivons collectivement et qui transforment l'individu. Il est curieux d'en prendre conscience, mais les pratiques médicales sont notre manière à nous de ritualiser la maladie, l'accouchement, la naissance ou la mort. Le médecin a le pouvoir de vous transformer en malades : le certificat médical est la preuve de votre transformation. Au tribunal, vous êtes innocent.e.s ou coupables. Dans un univers particulier, avec une mise en

⁴ Sociologue français, cité par Jean-Michel Longneaux

scène extraordinaire, juges, comme médecins, ont le pouvoir de transformer la réalité. La naissance et la mort ne sont plus ritualisées ? Plus comme autrefois, mais ritualisées à travers la médicalisation. Une culture sans rites n'existe pas. En effet, comme le décrit Michel Bozon⁵, le rite d'entrée pour une jeune fille dans la sexualité est le premier rendez-vous chez un.e gynécologue. Le même phénomène existe avec la grossesse, l'accouchement et la ménopause.

Mais sont-ce ces rites là que nous voulons développer dans notre société ?

Violence et absence de choix

Dans les rites anciens ou d'ailleurs, deux éléments sont présents : la violence et l'absence de choix. Notre médecine est bien souvent déshumanisée et l'individu n'a généralement pas libre arbitre. Comme dans les rites où l'on retrouve les deux éléments ! Dans la recherche de l'épanouissement de soi, c'est peut-être scandaleux, mais si nous cherchons des rites, pourquoi se plaindre ? Si un individu met en place un rite, cela ne conviendra pas forcément aux autres. Un rite doit être intégré par la majorité, ou par le groupe auquel il s'adresse, pour faire corps, pour faire langage. Il ne faut pas demander à un rite ce qu'il ne peut pas nous donner ! Nous avons perdu des rites avec la médicalisation, nous en avons gagné des nouveaux pas toujours appropriés, nous voudrions en retrouver en sortant de la médecine, le problème semble insoluble.

Des cérémonies traditionnelles d'ailleurs viennent attester comment l'épreuve physique et morale du rite de passage, le rapport à une certaine douleur ont pour résultat une empreinte indélébile. Et c'est le souvenir de cette épreuve qui prépare à toutes les autres épreuves de la vie, qui renforce l'identité et l'ancrage de l'individu dans son environnement. Le rite offre la reconnaissance du groupe et confère une nouvelle appartenance. Et permet ainsi de développer la confiance en soi. On n'est plus un.e parmi tant d'autres, mais un.e au sein des mêmes, égaux/égales. Nous pouvons observer ce processus particulièrement chez les adolescent.e.s. Des exemples de rites pour le passage à la puberté ou à l'adolescence seront abordés dans l'analyse suivante : « *Les « nouveaux » rites de passages, un processus en création*⁶ ».

Notre société n'est donc pas vide de rites autour de la naissance, de la mort et de la santé des femmes, mais plus des rites comme autrefois, des événements le plus souvent ritualisés à travers les pratiques médicales, lesquelles ont une grande influence sur notre manière de vivre.

⁵ Michel Bozon, *Sociologie de la sexualité*, Armand Colin, 2009

⁶ CEFA, 2015